

Par Lucette Turbet

Trois œuvres marquantes du sculpteur René de Saint-Marceaux à Madrid, Uzès, Montauban

René de Saint-Marceaux, sculpteur rémois (1845-1915), a laissé une production encore à découvrir aujourd'hui. Depuis presque un siècle, pourquoi n'y a-t-il eu aucun recensement exhaustif de ses œuvres ?

Pour quelques-unes des raisons suivantes : de son vivant, il fut classé parmi les oisifs fortunés « s'occupant de sculpture » par désœuvrement et non parce qu'ils ont du goût ou du talent pour pratiquer. Fils d'un riche négociant en vins de champagne, il aurait pu vivre des bénéfices de la maison de vins fins qu'avait fondée son père mais il a découvert sa vocation d'artiste à 18 ans et dès lors, il n'a pu s'empêcher de créer. Reconnu pour la force émotionnelle (*L'Abbé Miroy*, 1872), la perfection classique (*Le Génie gardant le secret de la tombe*, 1879) ou l'originalité (*L'Arlequin*, 1880) de ses premières œuvres, il s'est ensuite heurté au retournement de l'opinion publique et du milieu artistique et critique qui ne glorifie plus que la vie de bohème et la rupture avec le classicisme jugé rétrograde. Saint-Marceaux a souffert de cette mise à l'écart, non financièrement, mais moralement, comme ont pu l'exprimer Gustave Caillebotte, redécouvert ces dernières années (*Les raboteurs de parquet*, 1875, au musée d'Orsay), qui a souffert du même ostracisme, ou Jacques-Émile Blanche qui en a conçu, lui, une grande amertume exprimée dans son livre *Pêche aux souvenirs* : « Il n'y a de talent reconnu en notre époque que chez quiconque s'est vu exposé dans ses débuts à coucher sous les ponts. » Dans son *Journal*, Madame de Saint-Marceaux s'irrite de cette situation ; le 1^{er} décembre 1898, elle note, à propos du monument aux hommes

illustres qu'envisage son époux : « C'est admirable, l'État ne le commandera pas, les commandes vont aux mendiants. Le ministère des Beaux-Arts est devenu un bureau de bienfaisance. »

Autre raison de l'absence d'inventaire : Saint-Marceaux est un homme modeste malgré sa fortune, sans cesse rappelé à sa condition d'être humain souffrant et mortel par de douloureuses crises de rhumatismes. Âgé d'une cinquantaine d'années, il répond au journaliste qui l'interroge sur ses rêves de vingt ans : « J'adorais mon art pour les jouissances infinies qu'il procure... » Il travaille donc simplement par plaisir, par nécessité intérieure. Il ne pense pas à « faire œuvre » pour la postérité ; il ne calcule pas pour avoir un musée, son musée comme a pu le faire Auguste Rodin qui, bien conseillé par son entourage, a signé juste avant sa mort un contrat avec l'État. Saint-Marceaux, lui, a donné beaucoup d'œuvres de son vivant, principalement à sa ville natale, Reims, qu'il a vénérée : le martyr de « sa » cité sous les bombes allemandes en 1914 a participé à sa mort début 1915. Pourtant, point de musée Saint-Marceaux à Reims, pas même une salle à son nom alors que plus d'une centaine de statues, d'esquisses, de masques, de maquettes ont été donnés par sa femme Marguerite et son fils adoptif Georges Bagnies de Saint-Marceaux. Pas de lieu unique perpétuant son nom, pas de protection pour ses réalisations dont certaines ont disparu, fondues pour leur bronze ou cassées car certains plâtres ont été jugés encombrants... Heureusement, l'original de *L'Arlequin* a échappé au massacre et est conservé au musée des Beaux-Arts de Reims.

< René de Saint-Marceaux, *Fontaine à Pouvillon, Montauban*.

Détail : Céssette présente Émile Pouvillon.

(Cl. Lucette Turbet.)